

Michel Banniard

Directeur d'Etudes à l'EPHE-IV (Paris)

COLLOQUE DE PADERBORN (5-9/ 7/ 2003)

Language of religion - language of people. Judaïsm, medieval Christianity and Islam.

TITRE : *Langue des Vies, langue des chartes aux VI^e-VIII^e siècles : questions sur la réceptibilité de l'écriture en Occident Latin.*

1] ANNONCER EN DIRECT LA BONNE NOUVELLE ?

Quelle était en Occident la réceptibilité de l'écriture aux VII^e-VIII^e siècle ? Cette question doit être précisée en termes proprement sociolinguistiques, autrement dit, est-ce que la masse des illettrés qui écoutaient la lecture à haute voix de passages de la Bible dans le cadre de la liturgie, pouvait comprendre le message qui lui était adressé ? Reformulée ainsi, l'interrogation n'a évidemment de sens qu'en terres latinophones et est largement justiciable des méthodes appliquées à l'étude de la communication verticale (CV) en Occident Latin¹.

Avant de me consacrer à ce domaine, je voudrais rappeler que cette problématique

¹. La bibliographie de cette discipline est désormais abondante. On en trouvera un état dans M. BANNIARD, *Délimitation temporelle entre le latin et les langues romanes*, in G. ERNST, MD GLESSGEN (dir.), *Romanische Sprachgeschichte*, t. 1, 1, Berlin/ New-York, 2003, p. 544-555.

relève d'un champ de recherches bien plus vaste. En effet, le même questionnement peut être adressé à l'espace hellénophone : dans quelle mesure et pendant combien de temps la langue de la *Septante*, des *Vies* de saints, et des *homélies*, destinées à la pastorale de l'Empire Romain d'Orient a été efficace ? Dans quelle mesure l'évolution du grec parlé tardif vers le grec dit "moderne" a détaché la communication commune de la CV ? Les mêmes questions se posent dans le cas de l'arabe littéraire, construit au VII^e siècle à partir des parlers de l'Arabie, et maintenu comme langue sacrée exclusive au fil des siècles, alors que la parole arabe évoluait et se diffractait en dialectes. Pour traiter ces questions, une partie des linguistes s'est appuyée sur le concept de *diglossie* dont nous avons de bonnes raisons de nous défier parce qu'il masque les difficultés plutôt qu'il ne les résoud². Lorsque l'évêque Athanase d'Alexandrie a composé au IV^e siècle sa *Vie d'Antoine*, il a laissé un peu de côté son érudition classique pour construire un *sermo simplex* dont la morphologie et la syntaxe passaient de nombreux compromis tant avec la langue de la *Septante* qu'avec la *koinè* tardive³.

Ces méthodes et ces recommandations sont valides pour l'Occident Latin où les conflits et les compromis dominèrent l'histoire de la communication à partir du III^e siècle. La genèse du langage biblique en Occident Latin en est la base exemplaire. Les premières traductions de grec en latin qui remontent au Haut Empire présentèrent une latinité qui mit en état de choc certains

². Pour une discussion (avec le dossier bibliographique correspondant) qui conclut à l'impropriété de ce concept dans le cas de l'Occident latin avant le VIII^e siècle : M. BANNIARD, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident Latin*, Paris, 1992, p. 505-515 et *Diasystème latinophone et interactions communicationnelles (III^e-VIII^e s.)*, in J. FRANÇOIS (éd.), *Les langues de communication : Quelles propriétés structurales préalables ou acquises ? (Paris, Janvier 2001), Mémoires de la SLP*, Louvain-Paris, 2002, p. 47-64.

³. GMJ BARTELINK (éd.), *Athanase d'Alexandrie. Vie d'Antoine*, Paris, 1994.

des intellectuels chrétiens du IV^e siècle, à l'image de Jérôme qui en trouvait le style effroyable⁴. La bibliographie surabondante de cette question a surtout permis de montrer que ce latin était fortement imprégné de calques du grec original, à un point tel que la relation de ce langage au langage latin commun n'a jamais pu être établie avec certitude⁵. En outre, la dynamique interne de la nouvelle religion a impulsé des modes de penser et donc de dire qui ont pu conduire les philologues à se demander si cette latinité n'était pas un monde langagier à part. Cette vue extrême a été récusée au profit de descriptions plus souples, le "latin chrétien" ayant pris la place dans le vocabulaire moderne du "latin des chrétiens"⁶. Personnellement, je verrais assez bien ce dernier placé dans une topologie générale comme un "sous-dialecte" de la latinophonie tardive. Mais le latin biblique n'est pas resté intouché. En dépit du respect apporté au texte sacré, il a fait l'objet non seulement de révisions, mais aussi de corrections, souvent importantes pour réduire un peu son hétérogénéité à la tradition classique. C'est notamment ainsi qu'à la demande du pape Damase, le savant Jérôme (qui s'horrifiait de la rudesse de ce langage) a cherché à pousser cette latinité écrite un peu plus dans le sens de l'*elegantia*, autrement dit de la grammaticalité traditionnelle⁷.

Ainsi, le texte biblique latin a varié dans l'espace et dans le temps du II^e au V^e siècle dans des proportions que l'érudition moderne a su établir avec un degré raisonnable de

⁴. G. MEERSHOEK, *Le latin biblique d'après saint Jérôme. Aspects linguistiques de la rencontre entre la Bible et le monde classique*, Nimègue, 1966.

⁵. Je me borne à rappeler les nombreuses publications de l'école de Nimègue.

⁶. B. COLOT, "Latin chrétien" ou "latin des chrétiens". *Essai de synthèse sur une terminologie discutée*, in B. BUREAU (éd.), *Moussylanea*, Paris, 1998, p. 411-420.

⁷. M. BANNIARD, *Saint Jérôme et l'elegantia d'après le De optimo genere interpretandi (ep. 57)*, in YM DUVAL (éd.), *Jérôme entre l'Orient et l'Occident*, Paris, 1988, p. 305-322.

certitude⁸. Quelles qu'en soient les fluctuations, il s'est fixé sous forme d'un *canon* dont les modifications dans les siècles suivants ont relevé non d'une réécriture, mais d'une variation due au travail des copistes. La régionalisation de la culture et des écritures, l'émergence et la prolifération des monastères, lieux privilégiés de la transmission des textes sacrés, ont modifié, dans les siècles qui nous concernent, la texture même de cette latinité, mais non son langage. La réforme carolingienne changea assez sensiblement cet état de faits, mais ses effets ne se firent sentir qu'après la période considérée⁹.

2] LES CONTRAINTES CROISEES DE LA RECEPTIBILITE

Le néologisme *réceptibilité* présente sur le terme usuel *intelligibilité* l'avantage de ne pas limiter à des opérations intellectuelles le processus de la CV, qui n'est qu'un cas particulier de la communication générale, justiciable par conséquent d'une paramétrisation moderne¹⁰. On doit

⁸. J. FONTAINE, CH. PIÉTRI (dir.), *Le monde latin antique et la Bible*, Paris, 1985 et P. RICÉ, G. LOBRICHON (dir.), *Le Moyen Age et la Bible*, Paris, 1984.

⁹. L'ouvrage de référence sur ces aspects demeure C. VOGEL, *Introduction aux sources de l'histoire du culte chrétien au Moyen Age*, Spolète, 1965, à compléter par sa grande étude *Les échanges liturgiques entre Rome et les pays francs jusqu'à l'époque de Charlemagne*, in *Settimana 7*, Spolète, 1960, p. 185-295.

¹⁰. M. BANNIARD, *La réception des carmina auliques : niveaux de latinité et niveaux de réception à la fin du VIII^e siècle.*, in J. JARNUT (éd.), *Am Vorabend der Kaiserkrönung*, Berlin, 2002, p. 35-49 ; ID., *Parler en l'an Mil. La communication entre insularisme et flexibilité langagiers*, in P. BONNASSIE, P. TOUBERT (éd.), *Hommes et Sociétés dan l'Europe de l'An Mil*, Toulouse, 2004, p. 333-350 ; ID., *Prérequis de réceptibilité du latin tardif en période de transition*, in S. KISS (éd.), *Hommages à J. Herman*, sous presse. Ces travaux, qui constituent des approches successives de cette problématique, en voie d'élaboration et de calibrage,

se convaincre d'abord que seules les machines communiquant en langage codé sont efficaces à 100 %. Dans le cas des humains, il existe trois zones définissable *a priori* :

1) Une zone perdue irréductible : même en situation très favorable, il se produit toujours une certaine perte (disons de 10 %) ;

2) Une zone de fluctuation interne : le succès se module sans cesse entre les 90 % idéaux et les 50 % minimaux ;

3) Une zone d'effondrement accidentelle qui fait sortir le processus de la zone 2 (le cas typique en étant en Occident Latin la situation révélée à Tours en 813).

A l'intérieur de ce cadre, les facteurs négatifs et les facteurs positifs internes aux énoncés se définiront en rubriques successives :

1) Rubrique linguistique : les communicants doivent appartenir au même type de langue. Entre un russophone et un francophone, la communication spontanée verbale est nulle.

2) Rubrique diatopique : les communicants peuvent parler, à l'intérieur du même type langagier, des dialectes géographiquement différents (diatopie). Un Vénitien et un Florentin parlant chacun son dialecte se comprennent.

3) Rubrique diastratique : l'écart culturel entre les communicants peut être surmonté au prix d'accommodements stylistiques réciproques. Dans le cas de la CV latinophone, les lettrés ne doivent pas trop tendre leur langage vers une norme élevée et archaïque.

4) Rubrique dialogique : le sujet traité ne doit pas être trop hétérogène entre les communicants. Dans le cas de la CV en Occident Latin, les thèmes abordés doivent être entrés

dans la chaîne transgénérationnelle du savoir (*Exempla*, proverbes, sentences, chants...)¹¹.

Des paramètres externes aux énoncés doivent également être repérés et explicités.

1) Paramètre sociologique : la référence à un même *corpus* de valeurs référentielles est requis. Dans le cas des chrétiens, la surdité peut frapper les partisans de dogmes divergents (Ariens// Nicéens ; Donatistes // Catholiques, etc...).

2) Paramètre psychologique : entre les communicants une certaine aptitude à l'interpénétration est requise. Dans les cas de la CV en Occident Latin, l'intérêt (même rétif) pour les sujets proposés est indispensable. Que les *rustici* d'Arles écoutent avec mauvaise humeur les leçons de morale sexuelle de Césaire indique qu'ils sont entrés dans le jeu communicationnel¹².

3) Paramètres individuels : au-delà des attendus précédents, il existe également un facteur plus personnel dépendant de la relation immédiate qui peut aller de la connivence profonde au rejet dépité ou haineux. L'écoute de la parole augustinienne *in vivo* porta la marque d'un ascendant personnel exceptionnel de l'évêque¹³. Les misères d'Eloi à Noyon signèrent l'échec de ce face-à-face¹⁴.

¹¹. Cette règle est illustrée dans M. BANNIARD, *Les deux vies de saint Riquier : du latin médiatique au latin hiératique*, in *Médiévales*, t. 25, 1993, p. 45-52.

¹². M. RICHTER, *The Formation of the Medieval West, Studies in the oral culture of the Barbarians*, Dublin, 1994, p. 34 sqq., p. 64-65.

¹³. A. MANDOUZE, *Saint Augustin, l'aventure de la raison et de la grâce*, Paris, 1968, chap. XI, *Dialogues avec la foule*.

¹⁴. F. GRAUS, *Volk, Herrscher und Heiliger im Reich der Merowinger*, Prague, 1965, p. 157 sqq.

A ces éléments qui relèvent de la "sociolinguistique générale", s'agrègent différents points qui relèvent plus des conditions particulières de la CV, dans le cadre de la sociolinguistique diachronique du haut Moyen Age. La CV, par définition pour les siècles qui nous concernent, met en jeu la lecture à haute voix d'un texte écrit en latin à l'intention de fidèles illettrés. Tant le corpus écrit du canon de la messe que les lectures bibliques qui y sont insérées relèvent de cette opération de médiation. Celle-ci à son tour dépend de conditions que je ne peux qu'aborder : l'état du texte disponible, la capacité du *lector* à le transformer en un message oral cohérent et compréhensible, celle des fidèles à le recevoir. Si sur ce dernier point, les paramètres précédemment indiqués viennent au premier plan, il reste que les conditions d'émission du texte sacré sont soumises à une série de contraintes que je ne peux analyser en détail.

Disons qu'elle relève de trois niveaux au moins :

1) L'état du texte écrit sur le manuscrit. On a pu montrer¹⁵ qu'en Gaule du Nord, vers le milieu du VIII^e siècle, le latin biblique présentait toutes les caractéristiques de l'état de langue que l'on retrouve dans les chartes, les diplômes, les manuscrits des lois, etc... en d'autres termes, les traits typiques du latin mérovingien. "Le latin barbare de U (manuscrit d'Autun, vers 750), reflète sans doute de celui de l'archétype, atteste sans fard un état de culture dont les monuments ont souvent été détruits par la renaissance carolingienne¹⁶". Les listes d'erreurs reflètent à la fois l'évolution de la langue parlée commune et le relatif laxisme orthographique des copistes. Le commentateur offre comme exemple du comble de cette barbarie des énoncés comme : *locutus*

¹⁵. J. GRIBOMONT, J. MALLET, *Le latin biblique aux mains des barbares. Les manuscrits UEST des Prophètes*, in *Romanobarbarica*, t. 4, 1979, p. 31-105.

¹⁶. GRIBOMONT, MALET, p. 33.

sum ad illus [pour *illos*]/ *nunciare debemus rege omnes sermones istus* [pour *nuntiare...regi...istos*] /*audierunt uniuersus sermones istus loquere ad eus* [pour *uniuersus...istos...loqui...eos*]¹⁷. L'étude nuance avec opportunité le relatif pessimisme de ses observations pointillistes en concluant que : "Le vulgarisme des manuscrits résulte en réalité d'une osmose entre la culture cléricale et la société barbare où le latin reste encore un instrument de communication¹⁸". Observant qu'en dépit des précautions prises pour établir les *codices* (il y a des corrections), ce manuscrit atteste de "vulgarismes atténués (l'expression est bien venue)", les auteurs estiment qu'ils mériteraient l'attention des romanistes. Pour insister sur le caractère fonctionnel de ces rédactions, il convient de replacer ces si utiles analyses dans le cadre de la communication orale. En effet, ces fautes d'orthographe, si elles nuisent à l'élégance culturelle des manuscrits, sont de peu de conséquence pour la maîtrise orale de la langue qu'ils consignent.

2) La maîtrise de la lecture de ces manuscrits. La CV requiert une médiation vitale entre la source écrite et les destinataires qui n'ont accès qu'à l'oralité. Cette dernière est assurée par le *cantor* pour les parties chantées (autre problématique) et par le *lector* pour les parties lues, soit qu'elles le soient *recto tono* (avec les intonations de la prose) ou sous forme de *cantillatio* (chant léger qui garde les accents toniques naturels). Les fonctions du *lector* ayant été décrites à plusieurs reprises, notamment par Isidore, nous pouvons nous en faire une idée assez précise¹⁹. Il doit rendre par sa diction les affects du texte lu ; respecter le sens littéral du texte sacré ; avoir une voix correcte ; ne pas se laisser entraîner à des démonstrations théâtrales. Chacune de ces

¹⁷. GRIBOMONT/MALLET, p. 62.

¹⁸. GRIBOMONT, MALLET, p. 96.

¹⁹. M. BANNIARD, *Le lecteur en Espagne wisigothique d'après Isidore de Séville : de ses fonctions à l'état de la langue*, in *REAug*, t. 21, 1975, p. 112-144.

exigences suppose un savoir-faire particulier²⁰. La lecture requiert une préparation soignée qui permette notamment de couper les mots et d'intoner les phrases de manière appropriée (c'est la *praelectio*), exercice difficile en un temps où les textes étaient copiés en *scriptio continua*²¹. Il est certain que son abandon au profit de la séparation des mots a considérablement facilité l'accès à cette opération de conversion écrit/oral. Il me semble en particulier que cette facilité est singulièrement opportune pour des copistes et des lecteurs dont le latin n'était pas (celtophones, germanophones) ou plus (romanophones) la langue maternelle, comme le constate avec pertinence une belle étude consacrée récemment au sujet²². L'hypothèse séduisante avancée dans un très beau livre²³ du passage à la lecture individuelle silencieuse pour expliquer cette mutation me paraît moins fondée que l'explication précédente, comme l'affirment à raison les spécialistes²⁴. Elle est allée dans le sens d'une "grammaire de la lisibilité". Cette heureuse formulation a été associée à un fait qui est peut-être un peu sous-estimé en Occident, celui de la mémorisation²⁵. L'apprentissage par cœur de certains textes faisait partie de la formation intellectuelle des hommes d'Eglise et des moines. Quant on connaît les enjeux de l'oralité et de la mémoire dans les sociétés antiques et médiévales²⁶, on peut être tenté d'ajouter aux moyens de maîtrise orale de la lecture, celle de la mémoire des textes. Les péripécies évangéliques en

²⁰. G. CAVALLO, *Scrivere, leggere, memorizzare le sacre scritture*, in *SETTIMANA XLV*, Spolète, 1998, p. 987-1008.

²¹. P. SAENGER, *Space Between Words. The Origins of Silent Reading*, Stanford, 1997, p. 6-9.

²². CAVALLO, p. 1006.

²³. P. SAENGER.

²⁴. CAVALLO, p. 1003 sqq.

²⁵. CAVALLO, p. 988.

²⁶. RICHTER, p. 81 sqq.

particulier, répétées dans le cycle liturgique, se prêtaient admirablement à une mémorisation (pas forcément volontaire) qui permettait au *lector* de re-connaître (c'est le sens premier du verbe lire en grec !) les lignes qu'il avait sous les yeux. Et en ce sens, la connivence mémorielle pouvait également jouer avec un public accoutumé à cet éternel retour du verbe liturgique²⁷.

3) L'accès à l'oralité collective. Ce dernier critère s'ajoute et se superpose aux précédents. Il installe le lien direct entre le lecteur et l'auditoire, autrement dit, c'est à travers lui que s'active l'interface entre l'écrit (traditionnel, individuel, muet) et l'oral (évolutif, collectif, sonore). Or, le paramètre fondamental de l'interaction entre oralité lettrée et oralité illettrée est précisément la phonétique²⁸. Au cas où nous aurions des doutes à ce sujet, il n'est que de nous rappeler combien la lecture de textes identiques en français et, disons, en castillan est d'accès aisé pour un lettré (surtout latiniste), alors que l'écoute (sans lecture préalable) s'avère difficile pour un locuteur qui ne s'est pas familiarisé avec la phonétique de l'autre langue, pourtant romane. Les communications interdialectales (gascon/ auvergnat ; flamand/ bavarois) se brouillent également au-delà d'un certain seuil de divergence phonétique. La transmission orale collective de l'écriture a requis que la réalisation articulatoire, tout en étant soignée, ne soit pas trop démarquée de la parole commune du lieu où elle est dite. Cela signifie que pour les siècles qui nous concernent, la prononciation est évolutive à trois points de vues :

1) Diachronique (la parole change de génération en génération);

²⁷. La question des lectures publiques des livres saints a été magistralement traitée par C. VOGEL, *Introduction* et par AG MARTIMORT, *Les lectures liturgiques et leurs livres*, Turnhout, 1992 (*Typologie*, t. 64).

²⁸. Les travaux les plus pertinents sur cette question sont dûs à R. WRIGHT, *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*, Liverpool, 1982 ; ID., *Latin and the Romance Language in the Early Middle Ages*, Londres/ New-York, 1991 ; ID., *A sociophilological Approach of Late Latin*, Turnhout, 2002.

2) Diatopique (la prononciation sur l'espace mérovingien diffère de celle usuelle sur l'espace lombard) ;

3) Diastratique (les rémanences culturelles et le conservatisme des lettrés laissent place à des marques distinctives).

Le degré de différence entre la prononciation des lettrés et celle des illettrés a fait l'objet de débats²⁹, mais tous les signes convergent pour indiquer qu'aux siècles considérés il n'y a pas de clivage. Un des traits les plus pertinents provient justement de l'irruption des "fautes" d'orthographe dans les manuscrits mérovingiens, ces erreurs étant presque constamment liées à ce que nous savons de la parole commune.

Le rassemblement de *testimonia* directs sur cette situation est d'autant moins facile que, si les lettrés avaient conscience des errances éventuelles de leur graphie, ils n'avaient pas de moyen de mesurer l'évolutivité de leur phonie (en fait, il n'existait pas de véritable orthoépique). Il s'en est suivi que l'écart graphie/ phonie est allé grandissant, sans doute pour le plus grand tourment des copistes (on connaît les remarques inquiètes des moines copistes de Vivarium à l'adresse de leur maître Cassiodore), mais pour le plus grand bénéfice des auditeurs illettrés.

On a cité fréquemment un passage justement célèbre datant de la fin du VI^e siècle en Touraine. L'évêque (Grégoire), fatigué par une maladie récente, ayant délégué le soin de célébrer la messe à un prêtre, celui-ci subit une mésaventure : "Mais comme ce prêtre avait pour dire les mots de la célébration une diction vaguement illettrée, un certain nombre d'entre nous commença à ricaner en déclarant qu'il aurait mieux valu se taire plutôt que de parler de manière

²⁹. M. BANNIARD, *Vox agrestis. Quelques problèmes d'élocution de Cassiodore à Alcuin*, in P. POUTHIER (éd.), *D'Hippocrate à Alcuin*, Trames, Limoges, 1985, p. 195-208.

si peu soignée³⁰". Grégoire, embarrassé, est ensuite rassuré par un songe. L'interprétation de cet épisode a naturellement été presque toujours orientée dans un sens diastratique : ce serait la "langue vulgaire" qui aurait indûment contaminé la parole du malheureux officiant. Et la pièce a été automatiquement versée au dossier de la "dégradation" du latin. Mais au moins deux autres interprétations sont possibles. La première est diatopique : ce prêtre, venu peut-être de quelque région voisine (Poitiers ? Orléans ?) aurait pu avoir un accent local (en tous cas légèrement différent de celui qui s'entendait à Tours), ce qui aurait suscité les quolibets. Les récits ethnographiques abondent en ce genre d'anecdotes, l'autre, même voisin à vingt kilomètres, étant stigmatisé pour de menues différences dialectales. Mais l'hypothèse qui me paraît la plus vraisemblable est que ce prêtre, pris au dépourvu³¹, n'a pas eu le temps de se préparer correctement à sa tâche et notamment que sa *praelectio* a été insuffisante. Il a donc dû commettre des mécoupures, rater des intonations, peut-être bégayer³². En tous cas, il a été indigne de la maîtrise épiscopale (le charisme de Grégoire lui faisait défaut...). Ce petit désastre a donc une valeur plus culturelle que linguistique. Mais en même temps, il est à verser au dossier du bon fonctionnement de la CV : le public réagit dans un contexte qui exclut une réaction d'agacement due à l'incompréhension.

³⁰. GREG. TUR., *De uirtutibus beati Martini episcopi, Liber 2, 1* (MGH, SRM, t. 1, éd. KRUSCH) : ... *nolens me fatigare uni presbiterorum gloriosa solemnia caelebrare praecepi. Sed cum presbiter ille nescio quid rustice festiua uerba depromeret, multi eum de nostris inridere coeperunt, dicentes : 'Melius fuisset tacere quam sic inculte loqui'*. On notera que Grégoire qualifie les moqueurs non pas de lettrés et d'érudits, mais de *stultos et faciles* ("élégants sans cervelle").

³¹. Le récit le désigne par un *uni presbyterorum* qui suggère une certaine improvisation.

³². Un exemple de surinterprétation similaire a transformé en *exemplum* d'ignorance langagière la mésaventure du jeune Grégoire d'Utrecht (il n'a pas su, non pas comprendre le latin du texte qu'il lisait, mais improviser une traduction en "patois"). Cf. MICHEL BANNIARD, *Credo et langage : les missions de saint Boniface*, in A. DIERKENS (éd.), *Voyages et voyageurs en Occident au Moyen Age*, Bruxelles, 2000, p. 133-156.

L'interaction entre la phonétique naturelle commune et la diction du lecteur s'ajustait de façon spontanée à différents niveaux. D'abord, les mécanismes intonatoires liés aux catégories (affirmation/ interrogation/ négation) étaient stables en diachronie et partagés en diastratie : seule la mesure ou l'excès dans leurs effets (*aurea mediocritas*) pouvait introduire une distinction³³. Ensuite, les accents de mots ayant gardé dans l'ensemble la même place en latin parlé classique, puis en latin parlé tardif, et enfin en roman, le marquage accentuel est demeuré identique en parole savante et en parole commune. Quant à la nature de cet accent, il est certain qu'il était nettement tonique depuis longtemps, avec des fluctuations d'intensité selon les régions (plus fort par exemple en latin du Nord qu'en latin du Sud de la France), évolution partagée par tous les locuteurs indépendamment de la diastratie. Sur ce patron prosodique et intonatoire commun, le *lector* et l'*auditor* disposaient déjà de repères communicationnels communs importants. Les autres catégories de la phonie (syllabation avec syncope et apocope, oppositions de timbres, fusion de certaines voyelles), dont l'évolution dans la parole commune est manifestée dans les manuscrits (sous forme non d'identité, mais de reflet), étaient partagées, avec de faibles fluctuations diastratiques, par les lettrés et les illettrés. La maîtrise de l'oralité collective par le *lector* était d'autant plus probable qu'avant la réforme carolingienne, il existait moins des normes de prononciation (d'où seraient-elles sorties ?) que des habitudes, soit personnelles soit sociales, de démarcation, à la fois repérables et limitées.

3] NIVEAUX ET DOCUMENTS MEDIEATEURS

³³. Isidore stigmatisait les *lectores* qui adoptaient une diction et une gestualité trop théâtrales (*miseranter dicere*). M. BANNIARD, *Le lector*, p. 125 sqq.

Dans certaines situations privilégiées, les documents qui nous sont parvenus indiquent clairement que le public des fidèles a écouté directement la lecture de l'Évangile et qu'il est invité à réfléchir sur son sens grâce à la médiation du prédicateur³⁴. Au V^e siècle en Afrique, au VI^e siècle à Rome, Augustin, puis Grégoire I, attestent de la réception immédiate du texte biblique. Leur commentaire renvoie constamment à celui-ci dans des conditions telles que l'interaction immédiate entre les auditeurs et le lecteur est manifeste³⁵. En tous cas, les difficultés de compréhension ne semblent jamais relever de la langue elle-même.

Aux siècles suivants, les nôtres, ceux où la sociolinguistique diachronique estime que s'est engagée puis accomplie la sortie de la latinophonie par la communauté des locuteurs, on ne peut raisonner que par analogie en l'absence d'une documentation aussi riche en *testimonia*³⁶. Cette situation tient essentiellement au fait que nous n'avons pas l'équivalent - et de loin - des recueils d'homélies saisies *in vivo* pendant les siècles précédents. C'est donc en nous appuyant sur des déductions fondées sur la chronologie générale de la fin de la CV que nous pouvons proposer des conclusions sur la situation des VII^e et VIII^e siècles. Étant donné qu'il est bien

³⁴. Les données essentielles sur la réalité de ces lectures sont réunies en particulier dans les ouvrages cités de C. VOGEL et AG MARTIMORT. On trouve également de nombreuses indications dans J. JUNGSMANN, *Missarum solemnities. Explication génétique de la messe romaine*, trad. fr., 3 vol., Paris, 1951-1954 et de précieuses attestations dans G. NICKL, *Der Anteil des Volkes an der Messliturgie in Frankenreich von Chlodwig bis Karl den Grossen*, Innsbruck, 1930.

³⁵. Pour Augustin, G. MADEC, *Augustin prédicateur à la lumière des sermons découverts à Mayence*, Paris, 1998 ; pour Grégoire, M. BANNIARD, *Viva voce*, chap. 3.

³⁶. M. BANNIARD, *Viva voce*, chap. 5 ; M. VAN UYTFANGHE, *Le latin des hagiographes mérovingiens et la protohistoire du français*, in *Romanica Gandensia*, t. 16, 1976, p. 5-89 ; ID., *La Bible et l'instruction des laïcs à l'époque mérovingienne : des témoignages textuels à une approche langagière de la question*, in *Sacris erudiri*, t. 34, 1994, p. 67-123.

établi à présent qu'en Occident Latin la CV commence d'être perturbée de manière préoccupante dans la deuxième moitié du VIII^e siècle pour se déliter au IX^e (avec des décalages possibles selon les régions, et en particulier en Italie), il y a tout lieu de supposer que la réceptibilité des textes bibliques a perduré dans les mêmes conditions.

Il me semble toutefois qu'il faudrait introduire des différences en fonction des paramètres précédemment indiqués. En effet, le langage vétéro-testamentaire a toujours paru plus difficile à interpréter aux Pères de l'Eglise que le langage néo-testamentaire, du moins celui des Evangiles et des Actes des apôtres. Les obstacles étaient dressés par le type de style employé et surtout par le sens, lié à des états de civilisation et de mentalités fort lointains. Pour des raisons inverses, les Evangiles paraissaient d'accès plus immédiat pour une communauté chrétienne peu ou non instruite. De plus, la structure même des chapitres se prêtait admirablement à des découpages qui soulageaient l'attention. L'introduction des paraboles achevait de conférer au récit une transparence formelle immédiate. Enfin, ce sont les textes qui sont lus le plus souvent et le plus régulièrement. Si l'on fait la synthèse de tout ceci, on obtient une caractérisation positive à trois niveaux :

- 1) La simplicité langagière, celle du fameux *sermo piscatorius*, (si souvent soulignée à juste titre par tous les commentateurs)³⁷.
- 2) L'exemplarité narrative, les récits de miracle et les paraboles ponctuent la trame textuelle de manière marquante, comme autant de repères forts pour les auditeurs³⁸.
- 3) La familiarisation grâce à la répétition annuelle du cycle. Les récits sont attendus par les

³⁷. E. NORDEN, *Die antike Kunstprosa vom VI Jahrhundert vor Chr. bis in die Zeit der Renaissance*, 2 vol., Leipzig, 1898, t. 2, p. 452-655.

³⁸. E. AUERBACH, *Literatursprache und Publikum in der lateinischen Spätantike und im*

fidèles au moment des grands rendez-vous festifs.

4) La connivence culturelle qui s'établit ainsi au fil des siècles favorise la compréhension, jusqu'à entrer en interaction avec les cultes et les légendes folkloriques³⁹.

En d'autres termes, et à des niveaux différenciés, le texte biblique a pu bénéficier grâce à des séries de facteurs positifs d'une réceptibilité variable, mais efficace, par tous les auditeurs illettrés. Cela revient à dire que la mémoire langagière (le savoir collectif des locuteurs) et l'accoutumance pastorale (l'accumulation rituelle des leçons) ont été longtemps une base suffisante pour l'accueil de l'Écriture sans médiateur autre que la voix du *lector*.

Ce travail de la mémoire et la manière dont la latinité biblique pouvait s'installer ainsi dans un savoir vivant a laissé des traces diverses. On a pu montrer l'influence du latin biblique sur certaines particularités des langues romanes⁴⁰. La chance a fait arriver jusqu'à nous des documents étonnants qui nous offrent une occasion de saisir le travail mémoriel. Sur une des ardoises datant de l'époque wisigothique trouvées dans la région de Salamanque⁴¹, on a retrouvé et déchiffré un texte qui mérite notre attention dans le cadre de la question posée. Elle présente une sorte de récitation individuelle et semi-spontanée du Psaume 15 par un semi-lettré⁴².

Mittelalter, Berne, 1958.

³⁹. Sur ces interactions, G. COCCHIARA, *Storia del folklore in Europa*, Turin, 1953 ; F. GRAUS, *Volk...*

⁴⁰. G. DEVOTO, *La Bibbia e le forze di conservazione linguistica nell'alto medioevo*, in *Settimana X*, 1963, p. 55-66.

⁴¹. I. VELAZQUEZ I., *Documentos de época visigoda escritos en pizarra (siglos VI-VIII)*, Prefacio de J. Fontaine, in H. ATSMAN, J. VEZIN (dir.), *Monumenta Paleographica Medii Aevi, Series hispanica*, t. I-II, Turnhout.

⁴². Doc. 29, *Salamanca : Plegaria, salmo 15*.

L'éditeur a émis l'hypothèse (fondée) que ce texte a été copié de mémoire, ce qui expliquerait les différentes altérations de l'original biblique. Après avoir songé à un exercice scolaire dans le cadre de la *litteratio*, elle penche à présent pour un acte de prière par écrit. Ce document a en effet toute l'allure d'un geste pieux accompli par un chrétien dans le cadre privé d'une dévotion non institutionnelle. Il représente donc un excellent accès à l'interface écrit/ oral dans un mouvement proche de la spontanéité.

Nous regarderons quelques lignes :

Conserua me Domine quoniam in te isperabi. Disi Domino : Deus meus es tum, quoniam bonorum meorum non indigi.

Sanctis qui in terra sunt eius, merificabit omnes uoluntates suas inter illos..

Multiplicatae sunt in inifimitatem eorum pos te aceleurarunt.

Non congregabo conuenticula de sauinibus nec memor ero nomina illorum per labia mea.

Dominus pars ereditates meas et calicis mei : tu es qui restituisti mici ereditatem mea.

Funis cederunt mici in preclaris etenim erditatis mea praeclara est mici.

Benedican Domine qui mici tribuit intellectum insuper et usque a nontem inripauerunt me renes mei.

Prouidebam Dominum in conspectu meo semper, quoniam a destiris est mici, ne commouear.

Propter hoc delegatum est cor meum et essultabit lingua mea. Insuper et caro mea requiesces in ispe.

Quoniam non derelinques animam meam in infernum.

Nontas mici ficisti uias uitae.

Adimplebis me cum laetitia cum uultu tuo deletaciones tuas destra usque in finem.

Quelle est la fonction d'un tel objet ? Cela ne peut guère être un exercice scolaire, car le matériau retenu ne se prête pas à la normalisation. La forme de l'écriture, la liberté de la rédaction, les fluctuations du latin invitent à penser à un geste de piété privée. Peut-être un échange affectueux entre deux moines ou prêtres (et pourquoi pas même un laïc ?) qui auraient ainsi partagé des "billets de dévotion". En tous cas, le savoir biblique et le savoir scolaire du rédacteur, s'ils sont assurés, laissent place à divers traits de la parole spontanée, au moins en phonétique :

* *isperabi/ ispe* (épenthèse vocalique) ;

* *indigi/ calicis/ incripauerunt/ ficisti* (flottement graphie/ phonie) ;

* *disi/ essultabit* (assimilation consonantique) ;

D'autres signaux sont d'interprétation moins assurée. La graphie *mici* n'est pas vraiment une faute. L'omission de quelques consonnes finales (*pos*) ou leur confusion (*Benedican*) peuvent provenir du matériau employé et des conditions de rapidité de l'exécution. Il en va peut-être de même de formes comme *ini fimitatem* (pour *infirmi-tatem*), simple bégaiement du poinçon.

En revanche, des formes comme *aceleurarunt/ nontem/ Nontas* indiquent que cette incision s'écarte de la tradition psalmique. Leur interprétation en termes de communication et de compréhension doit demeurer prudente. Tout se passe en effet comme si en griffonnant ces mots, le graveur entendait en voix intérieure le véritable latin oral biblique, mais réduisait la notation écrite à une sorte de logogriphe obscur pour nous, mais suffisant pour appeler à sa mémoire intime les mots sources du texte traditionnel.

En définitive, le rapport entre cette tradition latine écrite biblique et l'oralité du graveur ne se laisse pas, pas plus là qu'ailleurs, réduire à de simples indices mécaniques fondés sur des unités isolées. Il faut considérer le phrasé de ce latin et se convaincre qu'il était entendu en voix

intérieure avec ses pics accentuels, son rythme progressif, ses instances sémantiques. Les approximations du graveur indiquent une grande familiarité avec ce langage (sa présence était banale), dont la teneur pluriséculaire incessamment répétée restait en contact vivant avec ces locuteurs. Ce geste de piété était aussi un acte de *ruminatio*. La capacité du récitant à écrire fait évidemment de lui un semi-lettré, ce qui atténue dans une certaine mesure l'information qu'il nous apporte sur la situation des véritables illettrés⁴³. Mais sa latinité est suffisamment modeste (par rapport évidemment à la norme écrite traditionnelle)⁴⁴ pour que nous admettions que son témoignage révèle avec une bonne approximation la manière dont était pendant ces siècles intériorisé le latin biblique par les voies de l'oralité.

Certains passages des Vies de saints mérovingiennes, elles-même imprégnées de latin biblique⁴⁵ offrent exactement les mêmes traits langagiers avec les conséquences communicationnelles que nous savons⁴⁶. Je n'y reviens pas ici, en renvoyant à de nombreux autres travaux, mais je me contente d'insister sur la cohérence des données. Puisque le latin mérovingien des *Vitae* était, comme c'est établi, compris lors des lectures publiques, peut-être quelque peu dramatisées, le latin biblique, surtout évangélique, ne pouvait que l'être aussi. Convergeant avec ces données, d'autres textes plaident en ce sens : les diplômes originaux des

⁴³. M. BANNIARD, *Viva voce*, chap. 4.

⁴⁴. I. VELAZQUEZ, 'Latine dicitur. Vulgo vocant'. *Aspectos de la lengua escrita y hablada en las obras gramaticales de Isidoro de Sevilla*, Logrono, 2003.

⁴⁵. M. VAN UYTFANGHE, *Stylisation biblique et condition humaine dans l'hagiographie mérovingienne, 600-750*, Bruxelles, 1987 ; ID., *La formation du langage hagiographique en Occident Latin*, in *Cassiodorus*, t. 5, 1999, p. 143-169 ; ID., *La saveur biblique du latin mérovingien. L'exemple de la 'Vie de sainte Rusticule', abbesse à Arles (VII^e s.)*, in MARTINEZ FG, LUTTIKHUIZEN GP (éd.), *Jerusalem, Alexandria, Rome, Mél. A. Hilhorst*, Leyde-Boston, p. 341-357.

⁴⁶. M. BANNIARD, *Viva voce*, chap. 5.

rois mérovingiens qui nous sont parvenus et ont fait l'objet d'une édition soignée nous donnent à lire une latinité du même aloi. Les nombreuses fautes de graphie qui les émaillent rappellent celle que nous avons vues sur l'ardoise wisigothique. L'extrait donné ci-dessous manifeste cette équivalence⁴⁷.

Theuderici rex Francorum, uir inluster.

Cum ante dies X in nostri uel procerum nostrorum presencia, Compendio, in palacio nostro, ibique ueniens fimena, nomene

Acchildis, Amalgario interpellauit dum dicerit, eo quod porcione sua, in uilla noncobanti Bactilionevalle, quem de parti genetrici suae Bertrane, quondam, ligebus obuenuire debuerat, post se malo ordine retinerit.

Qui ipse Amalgarius taliter dedit in respunsis, eo quod ipas terra in predicto loco Bactilionevalle, de annis triginta et uno, inter ipsam Amalgario uel genitore suo Gaeltramno, quondam semper tenuerant et possiderant.

On peut interpréter les graphies innovantes comme le signe d'une "barbarisation" due à l'incurie (c'est une attitude assez répandue chez les philologues). On peut aussi voir en elle le signe d'une langue écrite adaptée aux fonctions qui lui sont dévolues, celle d'une communication orale en style élevé⁴⁸. Car il me semble que ces diplômes doivent être moins lus qu'écoutés : c'est pour cela qu'ils ont été rédigés dans des actes de justice royale semi-publique. Si on se donne alors la peine d'entendre le phrasé de cet acrolecte latin, on perçoit le *continuum* langagier

⁴⁷. *Plaid de Thierry III 30/6/679*, Palais de Luzarches. CLA, t. XIII, H. ATSMAS, J. VEZIN (éd.), Zurich, 1981.

⁴⁸. Sur la qualité de la production manuscrite de ces siècles, B. BISCHOFF, *Manuscripts and*

avec le "latin barbare" des manuscrits bibliques précédemment analysés. L'étude *in situ* des lectionnaires qui nous sont parvenus dans des manuscrits pré-carolingiens conduit aux mêmes conclusions⁴⁹. Les interactions entre le texte biblique original et les modifications observable de cette langue dans sa pratique, soit mémorielle⁵⁰ (le sujet lettré ou semi-lettré pense ce texte en voix intérieure), soit communicationnelle (le même sujet⁵¹ exporte ce texte en voix extérieure), rejoignent pleinement les descriptions des domaines en proximité immédiate de l'hagiographie et de la juridiction. L'interaction entre l'écriture traditionnelle et l'oralité commune s'y trouve pleinement confirmée.

4] HISTORICISER LA RECEPTION

Il serait vain de prétendre retracer ici dans le détail cette histoire. De nombreux autres travaux seront nécessaire pour affiner nos connaissances, et, même ainsi, ces siècles garderont

Librairies in the Age of Charlemagne, Cambridge, 1994, p. 1-19.

⁴⁹. P. SALMON, *Le lectionnaire de Luxeuil*, 2 vol., Rome, t. 1, 1944, t. 2, 1953. Cette édition critique d'un texte copié sans doute vers 700 à Paris, accompagnée de fac-similés, permet de suivre les mêmes fluctuations graphie/ phonie que les manuscrits étudiés par GRIBOMONT/MALLET. Cf. aussi P. SALMON, *Le texte biblique des lectionnaires mérovingiens*, in *Settimane X*, Spolète, 1963, p. 491-519. Je pense consacrer une étude spécifique d'un point de vue sociolinguistique à ce lectionnaire célèbre.

⁵⁰. Sur l'efficacité de l'apprentissage de ce type, M. HEINZELMANN, *Studia sanctorum. Education, milieux d'instruction et valeurs éducatives dans l'hagiographie en Gaule jusqu'à la fin de l'époque mérovingienne*, in M. SOT (éd.), *Haut Moyen Age. Culture, éducation, société*, Paris, 1990, p. 105-138

⁵¹. Même si le copiste n'est pas aussi le *lector*, je veux dire que ces opérations sont caractéristiques d'individus passés au même moule.

des zones inaccessibles à nos questions. Toutefois, à la lumière des considérations précédentes, il paraît raisonnable de soutenir que le texte latin de la Bible, lorsque sa communication était faite oralement à l'intention des fidèles illettrés de l'Occident latin dans les conditions requises énoncées plus haut, a pendant plusieurs siècles bénéficié d'un haut niveau de réceptibilité qui ne s'est vraiment abaissé en dessous d'un seuil d'efficacité suffisant qu'à partir de la seconde moitié du VIII^e siècle. Des raisons tant internes qu'analogiques ont conduit à cette conclusion.

Sous cette formulation globale, il conviendrait d'introduire des distinctions tant par niveaux que par époques. D'abord, il est évident que seule une partie du texte biblique (certains Psaumes, certains passages exemplaires de l'Ancien Testament, les Evangiles sans doute dans leur totalité) a pu être vraiment accessible à la communauté des locuteurs. Et même à l'intérieur de ces espaces communicationnels, la compréhension a dû beaucoup fluctuer (mais ceci ne relève plus tellement de questions langagières). Tout cela pose des questions délicates qui ont été traitées notamment sur le thème de la "démocratisation de la culture"⁵². Ensuite, il paraît nécessaire de moduler l'efficacité de cette réceptibilité en fonction du temps. J'aurai tendance à calquer l'évolution de cette réception sur celle de la CV latinophone globale. Jusqu'au VI^e siècle inclus, le texte biblique a été médiatisé sans difficulté autre que la qualité religieuse de son contenu. Rien ne nous empêche de penser que les Germains acculturés aient participé de cet accueil direct⁵³. Ensuite, le VII^e siècle et sans doute le début du VIII^e ont constitué un stade de conservatisme encore efficace⁵⁴.

⁵². JM CARRIÉ, N. DUVAL, G. CANTINO-WATAGHIN (éd.), *Antiquité Tardive et "démocratisation de la culture", mise à l'épreuve du paradigme*, in *Antiquité Tardive*, t. 9, 2001.

⁵³. P. FLOBERT, *Latin-Frankish Bilingualism in Sixth-Century Gaul : the Latin of Clovis*, in JN ADAMS (éd.), *Bilingualism in Ancient Society*, Oxford, 2002, p. 420-430.

⁵⁴. Un exposé détaillé de cette chronologie est établi dans M. BANNIARD, *The Transition from*

Puis est venue la débâcle de la CV, due à des facteurs externes (réforme carolingienne, réaction classicisante à Cordoue), mais aussi internes (cristallisation des langues romanes). Là s'est installée une période d'instabilité où la réception directe du message latin était tout à fait aléatoire.

Cela pose la question des décisions prises par la hiérarchie ecclésiastique. A Tours en 813, il n'est question de traduire que les homélies. Rien n'est dit des péricopes bibliques. Nous savons pourtant que dans les pays germanophones ce travail de traduction était engagé. Ceux des pasteurs qui, sur un sol anciennement latinophone, étaient confrontés à des auditeurs qui ne comprenaient plus guère les textes fondamentaux de leur foi, ont dû adapter leur technique de lecture. Le temps des traductions était là aussi venu. Mais pour que cette oralité (en fait savante) d'illettrés (cette fois au sens strict) accédât à la langue écrite, un travail de quelques générations serait encore nécessaire.

Cette contribution pourrait donner l'impression que les destinataires de la CV latinophone furent de simples réceptacles dans lequel, forte de sa maîtrise de la parole officielle, l'Eglise aurait déversé un savoir passivement assimilé. Ce n'est nullement mon point de vue. Ecouter et éventuellement comprendre ne signifie pas approuver : tous les exemples pris à l'histoire longue, mais aussi à l'anthropologie et à la dialectologie, montrent que les consciences

Latin to the Romance Languages, in N. VINCENT (éd.), *The Cambridge History of the Romance Languages*, Cambridge, à paraître. Pour des mises au point plus brèves, mais convergentes, je cite, entre autres, deux belles études de J. HERMAN, *The End of the History of Latin*, in *Romance Phil.*, t. 44, p. 364-381 et *La disparition du passif synthétique latin : nouvel essai sur l'écrit et le parlé en latin mérovingien*, in *Estudis romanics*, t. 24, 2002, p. 31-44.

collectives sont toujours le résultat d'actions et de réactions. Parfois, dans des documents bien plus tardifs, nous avons accès à la pensée réelle d'un de ces destinataires obscurs des messages religieux. Le résultat peut-être tout à fait surprenant⁵⁵. Il reste à imaginer comment des Menocchio du VII^e siècle purent construire à partir de ces messages martelés leur représentation de l'univers⁵⁶.

Fornex 28 4 2004

Explicit Feliciter

⁵⁵. C. GINZBURG, *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, Paris, 1978.

⁵⁶. C'était un des objets du beau livre de M. RICHTER, justement sous-titré *Oral culture of the Barbarians*.